

Comme il est difficile d'y croire. C'est bien là la crise qui nous guette sans cesse, celle de ne pas aller jusqu'au bout de l'acte de foi. C'est là la crise permanente de l'Eglise face à laquelle, il nous faut réagir. Il en est ainsi depuis toujours.

A la sortie du repas, le soir qui précédait la mort de Jésus, la plupart des disciples doutaient profondément. Ils savaient de manière quasi-certaine que les événements allaient mal tourner pour Jésus et pour eux et en le suivant au jardin des Oliviers, le doute taraudait leurs consciences.

En écoutant le discours de Jésus autour de la table, ils avaient compris qu'il leur demandait de tout livrer : Il faisait de son geste de service, le principe de son action dans le monde. Il avait dit clairement que le serviteur n'était pas au-dessus du maître et que le rôle de disciple consisterait à se laver les pieds les uns des autres : c'est-à-dire à se prosterner les uns devant les autres dans un geste d'amour totalement livré. En fait, ils avaient surtout peur. Ils se disaient qu'ils seraient désormais le jouet de toutes les puissances du monde et que, l'opposition était déjà trop violente contre eux, pour qu'ils puissent échapper à sa logique qui voulait rapidement les faire rentrer dans le rang.

Quand ils virent arriver la cohorte et les gardes envoyés par les grands-prêtres et les pharisiens, ils se demandaient bien quel allait être le comportement de Jésus. Comment allait-il mettre en œuvre ce qu'il leur avait dit dans l'intimité du discours après la Cène. Ils s'étaient un peu mis à l'écart et ils attendaient. Un certain nombre même, allaient tout simplement fuir et seuls deux suivraient Jésus jusque chez le Grand-Prêtre Anne et ensuite de loin, devant le prétoire où Jésus allait se confronter à Pilate.

De ces moments dramatiques, j'ai retenu quelques phrases et quels faits et gestes de Jésus qui sont l'illustration concrète de son enseignement.

D'abord devant la cohorte et les gardes : il n'est certes pas passif, il prend les devants et il leur pose simplement une question: « Qui cherchez-vous ? » On se souvient de cette même interrogation au début de la vie publique de Jésus. Il l'avait posé à deux disciples de Jean Baptiste. Il avait demandé : « Que cherchez-vous ? » Eh bien voilà la réponse, à la fin de sa vie. C'est bien la même question à une différence près : elle n'est plus générale « **que** cherchez-vous ? » mais personnelle « **qui** cherchez-vous ? » « Jésus le Nazoréen ». Alors il affirme sans aucune ambiguïté: *Ego eimi*, je suis. C'est ainsi que Dieu se nomme lui-même dans la Bible, au Livre de l'Exode. Les gardes ne s'y trompent pas, ils sont pris de stupeur et tombent à la renverse. Voilà donc ce serviteur souffrant qui porte le péché de la multitude ; voilà cette brebis conduite à l'abattoir. Jésus est tout sauf un objet entre les mains d'autrui. Il se révèle dans toute l'autorité de son être intérieur au moment même où on veut l'anéantir. En reposant une nouvelle fois la question aux gardes ébahis : « Qui cherchez-vous ? » Il attend une réponse qui vienne d'eux-mêmes, du plus profond d'eux-même et il ne reçoit que cette réponse qui leur a été dictée par d'autres : « Jésus le Nazoréen ». Qui est donc libre en cette heure, qui est esclave ? Le Christ Jésus est vraiment souverain en ces heures. Dans son attention à tous, il va jusqu'à prendre le souci de faire en sorte que ses disciples ne soient pas inquiétés. Voilà donc ce qu'est servir. C'est éclater de l'intelligence de l'amour et faire la vérité tout entière en ne prétextant d'aucune justification extérieure. L'enjeu est bien ailleurs.

Voyez encore comment il s'adresse au Grand-Prêtre. Lorsque ce dernier l'interroge sur ses disciples et son enseignement, il lui dit qu'il a parlé ouvertement au temple ; si Anne veut savoir quelque chose à ce sujet, qu'il interroge ceux qui ont entendu ce que Jésus a dit. Cela

lui vaut une gifle cinglante de l'un des gardes. D'après l'enseignement de l'Évangile, Jésus aurait dû tendre l'autre : « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. » Non, il objective simplement : « Si j'ai mal parlé, témoigne de ce que j'ai dit de mal mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Quelle beauté que la charité qui fait la vérité sans auto-protection d'aucune sorte, sans jugement sur autrui non plus, sans condamnation du méchant. Voilà donc le vrai prosternement mutuel, source de vrai progrès pour toute l'humanité.

Je ne dis rien ici du dialogue avec Pilate. Nous le connaissons bien, il se termine par cette affirmation magistrale de Jésus qui déstabilise profondément Pilate : « Tu l'as dit, je suis roi. Moi, j'ai été engendré et je suis venu dans le monde pour cela, afin que je témoigne de la vérité ; quiconque est de la vérité écoute ma voix. » Alors Pilate totalement désorienté, de lancer, désabusé peut-être : « Qu'est-ce que la vérité ? ». Ce chef puissant fera preuve d'une faiblesse dont les plus grands de ce monde ne sont pas exempts : il lâchera Jésus à la folie de ce groupe en délire. Que pensez de ce serviteur humilié ? Comment ne pas l'aimer, lui si fort dans sa fragilité même, jusqu'à se rendre accessible au tout-autre ? Comment ne pas le suivre ? Comment ne pas vouloir partager le secret d'une telle possibilité d'accomplissement.

Au moment le plus crucial, il prononcera quelques mots, les plus essentiels qu'aucun homme n'ait jamais prononcé : pour sa mère d'abord au pied de la croix : « Femme, voici ton fils » et au disciple qu'il aimait, près de Marie : « Voici ta mère » : en leur parlant ainsi non seulement il veut prendre soin de ces deux personnes tant aimées alors qu'il va disparaître à leurs yeux, mais il se préoccupe à travers elles du sort de l'humanité tout entière en devoir de fraternité radicale. Il dit ensuite : « J'ai soif » quelle soif immense dans ce désir infini qu'il partage avec le Père et avec tout homme dont le cœur profond se dispose à l'essentiel mais qui ne sait pas toujours l'assumer de manière juste ; enfin avant de mourir, il dit encore « Tout est accompli » alors il nous livre l'Esprit.

Voilà la vérité tout entière, elle est là toute nue et chacun de nous peut la recueillir selon sa grâce propre. Jésus n'a accusé personne, il a laissé à chacun sa chance de survie. Sa croix laisse apparaître la gloire d'une vie infiniment plus vraie que toutes celles qui ont tenté de l'anéantir. L'amour du Christ est triomphant. Le serviteur est exalté, il est élevé très haut. A notre tour de nous laisser attirer à lui par le Père et pour cela, à lever vers lui les yeux de la foi. C'est seulement là que l'Église peut vivre et grandir ; en regardant vers celui que nous avons transpercé et en chantant sans retenue comme nous allons le faire tout à l'heure : « Voici le bois de l'amour livré sur qui le salut du monde a été suspendu, venez adorons-le. »